

Pas intéressant

Si ça ne te plaît pas, n'écoute pas, mais n'empêche pas de mentir.

Un vieillard avait trois fils : l'un était boiteux – il aimait terriblement courir la course ; le second était sans jambes ; et le troisième, bien qu'il fût cagneux, ne faisait que compter les corbeaux.

Un jour, les fils du vieillard allèrent dans la forêt pour couper du bois. Tandis que le boiteux se préparait à travailler, que le sans-jambes se grattait et que le cagneux eut fini de compter tous les corbeaux, voilà que le soir tomba. Il fallait préparer le souper, mais il n'y avait pas de feu... Que faire, comment remédier à ce malheur ? Le boiteux était intelligent, le sans-jambes rusé, et le cagneux débrouillard : les trois frères abattirent un grand pin de deux brassées, le fendirent en bûches, les empilèrent en un haut tas, et le cagneux grimpa tout en haut pour chercher d'où il pourrait rapporter du feu et allumer le foyer.

Il regarda longuement et vit effectivement, d'un côté, au milieu de la forêt, une petite lueur. Le frère aîné, le boiteux, partit vers cette lumière. Près du feu était assis un vieillard. « Bonjour, grand-père, donne-moi un peu de feu. » – « Danse, alors je te le donnerai. » – « Mais je ne sais pas danser. » – « Eh bien, chante une chanson. » – « Je n'ai pas appris. » – « Alors, raconte une histoire. » – « Je ne suis pas doué pour cela. » « Puisqu'il en est ainsi, dit le vieillard, retourne d'où tu viens, tu n'auras pas de feu ! » Le boiteux revint bredouille. « Ah, quel nigaud ! lui dit le sans-jambes. C'est à moi d'y aller. » Le sans-jambes partit – et revint lui aussi les mains vides.

Ce fut ensuite le tour du plus jeune frère, le cagneux. Lui aussi arriva chez le vieillard. « Bonjour, grand-père ! » – « Bonjour, voisin. » – « Donne-moi un peu de feu, grand-père. » – « Alors danse, amuse-moi, vieux que je suis. » – « Je ne sais pas ; où irais-je avec mes jambes torses ! » – « Eh bien, chante une chanson gaie. » – « Hélas, je ne suis guère doué pour chanter. » – « Puisqu'il en est ainsi, raconte au moins une histoire. » – « Voilà qui est dans mes cordes. Seulement, une condition : je vais raconter, et toi, tu ne m'interrompras pas. Si tu m'interromps ou si tu dis que je mens, tu me devras cent roubles. » « D'accord ! » dit le vieillard, puis il s'assit à côté du cagneux, tournant son crâne chauve vers le feu – quel grand et brillant crâne chauve ! Alors le cagneux commença son récit :

« Je vivais avec mon plus jeune grand-père, avant même qu'il ne fût marié et que mon père ne fût né, précisément parce que, dès le commencement du monde,

j'avais sept ans. À cette époque, nous étions extrêmement riches : nos pieux pliaient sous le poids de notre nudité et de notre pauvreté. Notre izba était grande : le seuil était sur la terre, et le plafond juste à côté – on ne pouvait pas s'y tenir debout, mais elle était belle à voir. Nous avions un seul oiseau – une poule ; en vaisselle de cuivre – une croix et un bouton ; comme bétail – un cafard et un taon ; et pour l'attelage – deux chats chauves et encore un cheval-ambleur. Quant à la terre, elle était si vaste qu'on ne pouvait l'embrasser du regard : le plancher et les bancs semaient eux-mêmes, tandis que le poêle et la couchette supérieure étaient loués. Nous avions semé de l'orge sur le plancher, mais il ne restait plus assez de graines pour les bancs. Notre orge poussa haute et dense ; un rat s'y installa ; lorsque notre chat chauve voulut l'attraper, il se perdit tellement qu'il erre encore aujourd'hui... Nous récoltâmes cet orge, mais nous n'avions nulle part où le mettre. Moi, bien que le plus jeune, j'étais grand par l'esprit – j'eus l'idée d'empiler la meule sur le pilier du poêle... Ma grand-mère était très agile – elle mit trois ans à grimper sur le poêle, elle grimpa, grimpa, grimpa, puis se pencha, se cassa en deux et fit tomber notre meule dans une auge. Grand-père hurla, je poussai des cris... Nous recousîmes grand-mère avec de l'écorce de tilleul – elle marcha ainsi encore dix ans ; quant à l'orge, nous le sortîmes de l'auge, le fîmes sécher, le battîmes et en brassâmes de la bière. Nous brassâmes deux bières : l'une était liquide, l'autre – comme de l'eau. Si tu bois une tasse de l'une ou de l'autre, tu deviendras complètement idiot ; mais si tu tends un verre à un invité, que tu lui secoues les cheveux et que tu lui donnes un coup de bûche sur la nuque – alors il tombe raide... Eh bien, tu écoutes, grand-père ? » Et vlan ! il tapa le vieillard sur son crâne chauve avec son moufle. « J'écoute, lumière ! »

« Bon, très bien. Nous avons beaucoup de tout : quatre-vingt-dix pièces d'argent sur cent – nous ne savions même pas les compter simplement. Et il faut dire aussi : nous n'avons rien dans quoi mettre tant d'argent, et nous n'avons pas de quoi acheter un sac... Nous avons encore une jument grise, et il m'arriva une telle merveille : un jour, je partis avec elle dans la forêt pour couper du bois, ma hache passée derrière ma ceinture. Je trottais : truh-truh, et la hache frappait la jument : touk-touk ! Elle frappa, frappa, et finit par trancher tout l'arrière-train de la jument... Tu écoutes, grand-père ? » Et clac ! il tapota de nouveau le crâne chauve du vieillard avec son moufle. « J'écoute, lumière. »

« Pendant trois ans, je roulai sur l'avant-train. Un jour, en traversant la forêt, je vois – l'arrière-train de ma jument paissait dans une clairière. Je l'attrapai, lui mis une bride, puis le recousis à l'avant-train avec une branche de bouleau. Le bouleau se mit à pousser vers le haut si vigoureusement que la jumpte ne put bientôt plus le porter sur son dos – il grandit, grandit, très haut. J'eus l'idée de grimper le long du bouleau. Je grimpais, grimpais, et lui continuait de pousser, jusqu'à ce qu'il

atteignît un nuage. Je m'accrochai au nuage et y grimpai. Je marchai, je regardai : il n'y avait rien... Tu écoutes, grand-père ? » Et clac ! il frappa de nouveau le crâne chauve du vieillard avec son moufle. « J'écoute, lumière ! »

« Alors, je décidai de redescendre sur terre. Je regarde – grand-père avait emmené ma jument boire : plus moyen de descendre. Je me mis donc à vivre sur le nuage, mourant de faim : je dépéris complètement. Et à cause de cette maigreur, d'énormes puces s'installèrent sur moi. À cette époque, j'étais débrouillard : je me mis à attraper les puces, à leur arracher la peau et à en tresser une corde ; je tressai une longue corde, l'attachai par un bout au nuage et commençai à descendre. Par malheur, la corde fut trop courte : la terre était loin, le nuage haut – que faire ? Alors j'eus une idée : je couperais un morceau par en haut et l'ajouterais par en bas, je couperais et ajouterais, je couperais et ajouterais...

Mais tu écoutes, grand-père ? » Et vlan ! il frappa de nouveau le crâne chauve du vieillard avec son moufle. « J'écoute, lumière ; et toutes tes paroles sont la vérité même ! »

« Je coupais, je coupais ; cela alla si loin qu'il n'y avait plus rien à ajouter. Je suis là, sans chagrin, regardant autour de moi : un paysan vanne de l'avoine, la balle vole en l'air. Vite, je me mets à attraper la balle et à en tresser une corde ; je tressai, tressai, tressai, et finis par tresser un rat mort. Sans raison ni motif, le rat ressuscita et rongea la corde. Me voilà qui tombe... Je tombai, tombai, tombai, tombai, tombai, tombai... Tu écoutes, grand-père ? » – « J'écoute, lumière. » – « Ah, que diable !... Bon. Combien de temps je tombai, nul ne pourrait le dire même pour cent roubles, et je m'écrasai dans un marais, une tourbière, enfoncé jusqu'à la bouche ; je voulus boire de l'eau, mais impossible de pencher la tête. Un renard accourut, fit son nid sur ma tête, y mit bas sept renardeaux. Un loup passa par là, emporta les renardeaux, et moi, j'eus le temps de l'attraper par la queue. Je m'accrochai fermement et criai : tiou-tiou-tiou ! Le loup me tira hors du marais. »

Le malheur du cagneux devenait complet : bientôt, il n'aurait plus rien à raconter, et le vieillard ne contestait toujours pas, ne l'interrompait jamais. Il fallait absolument continuer le récit pour atteindre son but.

« Sorti du marais, j'étais affamé, terriblement affamé. Je vois – dans le creux d'un arbre, des cailles rôties étaient assises. Je voulus passer la main dans le creux – impossible d'entrer. Rien à faire – j'entrai moi-même, mangeai à satiété et devins si gros que je ne pus plus ressortir. Là encore, je fus débrouillard : je courus chez moi chercher une hache, élargis le creux de l'arbre et parvins à m'en extraire... Je partis, sans savoir où, et arrivai outre-mer, dans un pays où le bétail n'a aucune valeur ; pour une mouche avec son petit, on donne une vache avec son veau, et

pour de gros taons – de grands taureaux. J'attrapai là trois sacs de mouches, échangeai contre trois troupeaux de vaches et de taureaux, les ramenai jusqu'à la mer bleue – et me mis à désespérer, ne sachant comment ramener le troupeau à la maison. Si je louais des navires – ils coûteraient trop cher ; si je faisais nager le bétail – la moitié du troupeau se noierait... Que faire ici, grand-père ? » – « Raconte, raconte, lumière ! »

« Alors, je me débrouillai : j'attrapai une vache par la queue, balançai, balançai, et quand je la lançai – elle atterrit directement sur l'autre rive, ayant seulement fait deux tours en l'air. Je lançai ainsi les trois troupeaux entiers ; il ne restait plus qu'un taureau brun... Je l'attrapai par la queue, enroulai sa queue solidement autour de mon bras, pris mon élan, pivotai sur moi-même, et quand je lançai – je traversai la mer ensemble avec le taureau... Seulement, quel malheur m'arriva alors ! En lançant le taureau, je dus, sans le vouloir, viser de côté – et je tombai droit en enfer... Que faire là, de quoi me nourrir ? Alors je me louai chez les diables pour transporter du fumier. Pendant trois ans, je transportai du fumier – et toujours sur ton grand-père. »

« Eh bien, là, tu mens, lumière, dit le vieillard. Il est impossible que des diables aient transporté du fumier sur mon grand-père ! » « Possible ou non, donne-moi toujours cent roubles ! »

Le cagneux prit l'argent au vieillard, prit du feu et retourna auprès de ses frères. Aussitôt, ils allumèrent le feu, préparèrent le souper et mangèrent tellement, tant ils avaient faim, que lorsqu'ils s'endormirent ensuite – eh bien, probablement, ils dorment encore aujourd'hui.